Les laies, charpente des compagnies, mais encore…

par **Jean-Claude Houssard**

S. Levoye

L'organisation de base de toutes les populations de sanglier est la compagnie. Indéniablement le rôle prépondérant tenu par la ou les laies au sein de ce groupe mène à dire que cette structure est de type matriarcal. Plus encore ce matriarcat est filial : la laie située au plus haut de la hiérarchie de la compagnie n'est accompagnée que par ses filles, souvent également par sa ou ses sœurs, sans oublier la marmaille de chacune. La taille de la compagnie est très variable, mais il semble, d'après de multiples observations que le nombre d'individus, des plus jeunes aux plus âgés, ne dépasse jamais la cinquantaine de sangliers.

Il va de soi que chacune des laies n'occupe pas n'importe quelle place dans la hiérarchie de la compagnie, le rang atteint ne l'est que par l'évolution naturelle en fonction de l'âge, de la masse corporelle, et du caractère propre. Il est cependant possible de distinguer trois phases qui s'enchaînent dans la vie d'une laie pour qu'elle parvienne au sommet de la pyramide : d'abord la socialisation qui débute dès la naissance, à ce stade, tous les marcassins sont concernés, mâles comme femelles ; puis vient l'apprentissage qui concerne…

… essentiellement les femelles, et, enfin, l'accomplissement qui marque l'aboutissement de l'éducation acquise.

La socialisation

Dès les premiers instants suivant la mise bas, le marcassin se dirige d'instinct vers la hure de sa génitrice couchée sur le côté, qui ne bouge pas, soit qu'elle sente que d'autres petits naissent à leur tour, soit qu'elle est épuisée et récupère après cette parturition multiple. Ce n'est donc pas la laie qui les débarrasse de leur enveloppe placentaire : ils se débrouillent seuls. Avant même de prendre sa première tétée, chaque marcassin vient à toucher le disque du boutoir afin que la mère s'imprègne de leur odeur ; ce sont les prémices des liens familiaux qui les relieront étroitement pendant la première partie de la vie des jeunes. Les premières heures de leur vie, les marcassins les passent en la seule présence de leur mère, celle-ci se mettant toujours à l'écart des autres membres du groupe pour mettre bas, repoussant même souvent avec violence quiconque ne respecterait pas une distance de sécurité qu'elle détermine et impose. Durant cette courte période (+/- 10 jours), les marcassins sont le plus souvent en contact corporel direct bien à l'abri dans le chaudron, et tètent une dizaine de fois par jour, indifféremment n'importe quelle allaite, leur mère les encourageant par de légers grognements, en fait des sons dits de contact.

Après quelques jours, lorsque la laie estime que les petits sont suffisamment forts, elle les amène à la rencontre des autres membres de la compagnie, et immédiatement les marcassins se mélangent pour jouer tous ensemble, les laies se côtoient à nouveau sans animosité, la cohésion de la compagnie, un temps perturbée par les mises bas, est revenue. Cependant chaque mère lorsqu'elle juge

S. Levoye

l'heure venue, appelle, toujours par ce même grognement, ses marcassins à téter. Durant les trois premières semaines, tous les marcassins peuvent se nourrir à la première mamelle attrapée, ce qui pourrait laisser à penser que les laies adoptent facilement des petits qui ne seraient pas les leurs. En fait il n'en est rien, d'un coup tout change, chaque petit s'approprie une des tétines de sa mère et repousse quiconque, frères et sœurs compris, voudrait en profiter. Dès cet instant l'attitude de la laie change, seuls ses petits ont accès à ses allaites, et tout étranger, bien qu'il appartienne à la compagnie est violemment repoussé ; il faut remarquer à ce propos que jamais la mère d'un marcassin ainsi houspillé ne s'en préoccupe. Très vite les marcassins apprennent à reconnaître l'invitation à la tétée, particulière à chaque cellule familiale, rejoignent immédiatement leur mère, alors que souvent dans le même temps, chacune émet un type de son semblable ; lorsqu'elle ne grommelle aucune invitation sonore, les petits qui ont envie de téter vont de laie

en laie reniflant la base arrière des pattes de celles-ci, jusqu'à identifier leur mère puis se précipitent sur leur allaite sans jamais se tromper.

Les joutes entre marcassins sont toujours marquées par la volonté de démontrer sa force aux autres jeunes de la cellule et de l'unité familiale ; ces luttes enfantines parfois violentes, permettent de préétablir leur rang à venir dans la compagnie. Âgés d'une dizaine de jours, les jeunes imitent les plus grands dans la recherche de leurs premières nourritures solides, un contact également auditif étant maintenu dans le groupe, chaque marcassin connaît ce son particulier. Il peut arriver qu'un ou deux marcassins perdent le contact avec la compagnie, que ce soit pendant l'activité journalière ou au cours d'une chasse ; dans ce cas, il doit se débrouiller seul pour la retrouver, comptant principalement sur son flair. L'égaré pourra aussi émettre alors des cris de recherche bien identifiés par sa mère et la séparation sera brève. Mais jamais la génitrice n'attendra ni ne produira de cri d'appel particulier.

Les cris tiennent une part importante dans la vie sociale des compagnies et les marcassins les émettent et les différencient rapidement ; du 1er jour : sons de contact, de faim, de douleur ; au bout d'une semaine environ : cris de peur, de défense, de combat, de recherche ; au bout de trois semaines : reconnaissance et émission de cris d'alerte et de menace (*H. Meynhardt 1982*).

La socialisation des marcassins se fait à la dure, car si les laies n'hésitent pas à défendre par des cris, des attitudes agressives, voire physiquement, leur portée ou d'autres jeunes de la compagnie, elles ne font preuve d'aucune aménité à leur égard jusqu'à se montrer très violentes. Cependant, globalement, tant qu'ils conservent leur livrée rayée (3/4 mois), les marcassins vont et viennent à leur guise dans la compagnie ; pour eux la hiérarchie ne compte pas, les plus âgés les tolèrent même pendant la recherche de nourriture sans essayer de dérober ce que les petits ont trouvé ; d'ailleurs ce sont le plus souvent les marcassins qui précèdent le reste de la troupe sur les places de gagnage.

Après cet âge tendre, simultanément au sevrage, les marcassins perdent leur livrée rayée ; dès ce moment, le comportement des mères se modifie : elles n'acceptent plus à leur côté, pendant qu'elles prennent leur nourriture, que leurs seuls petits. Cela va perdurer tant que ceux-ci seront au deuxième stade de leur vie, c'est-à-dire bête rousse. À 8-10 mois changement de pelage : la toison de bête rousse s'obscurcit, la pelisse plus sombre de la bête de compagnie apparaît, le rang social, chèrement acquis au cours des luttes internes au sein du groupe change, et chaque jeune doit le tenir. 2 à 3 mois plus tard nouveau changement progressif de statut : les jeunes mâles, quelle que soit leur masse corporelle, souvent plus importante, cèdent le pas aux femelles et sont rejetés au rang le plus bas de la compagnie puis en sont définitivement chassés ; ce processus peut s'étaler jusqu'à leurs 18 mois, rarement plus, en tout cas jamais au-delà de l'âge de 2 ans (*Nivois et al 2014*).

Pour les jeunes laies, qui elles restent dans la compagnie, commence alors véritablement le temps de l'apprentissage à assumer un futur rôle au plus haut de la hiérarchie.

DÉLIMITER SON DOMAINE VITAL

Lorsque les jeunes mâles sont exclus du groupe, il se peut que le (ou les) banni soit accompagné par une ou plus rarement deux ou trois de ses sœurs ; ce sont les prémices possibles d'une future compagnie, car les femelles, même si elles y semblent provisoirement attachées, se séparent inéluctablement des mâles. Ayant évolué un certain temps à leur contact, elles sont le plus souvent fécondées ; ainsi c'est une nouvelle compagnie qui se crée dont l'existence pourra, dans un premier temps se révéler difficile ; les compagnies mères, dont les fugueuses sont issues, les excluant du territoire qui les a vu naître. Il faut alors à ces jeunes proscrites délimiter leur propre domaine vital.

L'apprentissage

Vient alors le temps des découvertes du territoire qui compose le domaine de vie de la compagnie : bois, landes, marais sans oublier la plaine agricole. La jeune laie en apprend toutes les ressources alimentaires et les endroits où les trouver : ainsi, apprend-elle à connaître les emplacements des postes de distribution de l'agrainage, et l'horaire de la mise en action des appareils ; elle apprend la qualité des remises, en fonction de leur ensoleillement, de leur disponibilité en ressources aqueuses de toutes sortes, de leur exposition aux frimas, elles apprendront à choisir les plus humides en temps de sécheresse prolongée, les plus perméables et/ou pentues en cas de pluies hivernales continuelles, les mieux abritées en temps de neige (on les retrouve toujours dans les mêmes remises d'une année sur l'autre quelques jours avant que ne débutent les chutes de neige). Elle apprend aussi que lorsque la compagnie, pour une raison ou une autre, quitte son domaine de vie habituel, elle risque fort de se retrouver face aux laies d'autres compagnies qui elles,…

… gardent jalousement leur propre territoire. Dans ce cas soit la troupe intruse fuit, soit une lutte furieuse commence entre les meneuses de chaque camp et leurs suivantes ; alors malheur aux vaincues qui sont irrémédiablement chassées. Ce phénomène est cependant extrême, car même en cas de très fortes populations, il y a généralement de la place pour toutes les compagnies. Ainsi, lorsque plusieurs compagnies se rencontrent sur un gagnage occasionnel mais qui n'appartient territorialement à aucune d'entre elles, elles vaquent à leurs mangeures sans se mélanger, puis repartent chacune de son côté en s'ignorant.

Les jeunes laies participent donc activement à la vie de la compagnie, leur rang social pouvant changer momentanément notamment aux moments des mises bas ; à ce moment les laies de rang le plus bas n'hésitent pas à repousser les laies de rang supérieur que normalement elles craindraient. Malgré tout, plus les mères sont jeunes, et moins elles se montrent protectrices de leur portée. Chacun connaît un ou des exemples de laie chargeant un ou des promeneurs ou leur chien allant jusqu'à infliger de graves blessures à ceux qu'elle considère entrant dans le périmètre de sécurité qu'elle a défini ; ce sont toujours de fortes laies qui sont en cause. Ainsi tout récemment un ami s'est approché par hasard d'un tas de branchage faisant fuir un sanglier qu'il n'a pu identifier mais en a apprécié la masse : une quarantaine de kilos ; s'approchant avec circonspection du chaudron car c'en était bien un, qu'il ouvrit délicatement, il vit 5 ou 6 marcassins. Il s'éloigna calmement, entendant la laie souffler non loin de lui, mais elle ne l'agressa pas, ni ne se montra. Ensuite dès que leurs petits s'intègrent à la vie sociale de la communauté, les laies reprennent naturellement leur rang précédent l'épisode de la parturition.

S. Levoye

ÊTRE JEUNE EST UN RISQUE

Plus les laies sont jeunes, et plus les mortalités pré et postnatales sont importantes ; cependant on ne trouve pratiquement jamais de cadavre dans ou aux abords immédiats d'un chaudron ; d'une part instinctivement les mères savent qu'il ne doit pas y avoir de contact entre les marcassins vivants et une éventuelle dépouille, et d'autre part, les sangliers sont omnivores donc également carnivores à tendance charognarde, et volontiers cannibales. Ce phénomène a été décrit à la suite d'observations dans les enclos d'élevage par des professionnels qui recommandent d'éliminer ces tueuses cannibales (*D et J Hector 1978*) et dans des parcs de chasse (*Anderson et al 2011*).

L'âge, un facteur important

Qu'elles soient mères ou ne l'aient pas encore été, les jeunes laies n'ont qu'une envie : celle de démontrer qu'elles ont la capacité à mener le groupe. Ainsi ce sont le plus souvent de jeunes laies que l'on peut voir suitées de 10-15 voire 25 marcassins ! Les mères laissent volontiers ces nurses promener la marmaille, pendant cet intermède elles peuvent être au calme, s'alimenter comme elles le souhaitent ; malgré tout, elles ne sont jamais bien loin. Pendant la fureur de la battue, si la laie de tête mène la troupe dans l'enceinte, elle s'arrête avant de passer la ligne. C'est alors souvent une ou deux plus jeunes, donc moins expérimentées qui précèdent le groupe pour franchir la ligne des postés et essuient la rafale ; dur est l'apprentissage ! Si elle n'est que blessée, donc affaiblie temporairement, la laie perd de facto son rang dans la hiérarchie de la compagnie ; guérie, elle doit s'imposer à nouveau pour retrouver la place occupée avant l'accident. Mais dans le cas où une blessure plus grave le handicaperait définitivement, elle prendra le rang le plus bas, voire sera exclue du groupe, et si elle est suitée, ses marcassins devront l'accompagner. Si une laie meurt accidentellement, et si ses marcassins ont la capacité à s'alimenter seuls, la compagnie les prend en charge, mais aucune laie n'acceptera de les laisser téter.

L'âge est pratiquement toujours prédominant dans la hiérarchie des femelles ; ainsi ce sont les femelles les plus âgées qui tiennent les hauts rangs quand bien même leur gabarit est moindre que celui de certaines laies plus jeunes. Celles-ci doivent donc attendre la fin de leur croissance physique vers 4-5 ans. À ce moment les cartes sont redistribuées, avantage restant malgré tout aux ou à l'ancienne. Mais, à cause de la chasse, combien de laies atteignent-elles un tel âge, alors que leur espérance de vie (en captivité) peut aller à plus de 20 ans !

Mener la compagnie

La jeune laie gravit une à une les marches qui conduisent au rang le plus haut dans la hiérarchie de la compagnie. Il peut arriver qu'elle ne se satisfasse pas de cette procédure ; en ce cas, elle quitte la compagnie suitée de ses marcassins si elle en a, quelquefois accompagnée d'une ou plusieurs de ses suivantes dans la hiérarchie du groupe. La nouvelle compagnie ainsi formée devra abandonner le territoire de la communauté qu'elle quitte, et s'en tailler un à sa mesure.

La maturité physique venant, la capacité reproductrice maximale atteinte, la laie qui a acquis maintenant les capacités à guider le groupe, peut accomplir enfin le destin naturel des femelles de l'espèce : ce que les humains nomment « mener la compagnie ».

L'accomplissement

La voilà en haut de la pyramide ; après avoir été suivante, quelquefois pendant plusieurs années, elle devient meneuse, soit que la précédente (souvent sa mère ou sa sœur) ait été tuée à la chasse, soit qu'elle l'ait vaincue en combat singulier. Son rôle est alors absolument primordial : guider la compagnie tout au long des saisons. Au cours de son initiation, elle a relevé les cantonnements les plus attractifs en fonction de la météo, de la nature du sol, de l'ensoleillement, de l'exposition au vent, à la pluie pour y établir les bauges les plus sûres ; elle a appris à anticiper les changements climatiques, à sélectionner les itinéraires de fuite, à distinguer les gagnages les meilleurs, elle a mémorisé chaque coulée pour s'y rendre, se déplacer d'une remise à une autre, et maintenant elle peut aller et venir partout avec assurance dans son domaine vital. Elle ne se soucie apparemment jamais d'être accompagnée par les autres membres du groupe ; c'est la compagnie, marcassins compris qui doit la suivre, (et elle le fait) aveuglément.

Elle se doit d'être attentive à la sécurité de la troupe : au débucher du hallier sur les champs, elle s'arrête à l'orée pour juger du mieux possible de la sûreté des alentours avant de laisser la compagnie s'aventurer à découvert ; les colzas omniprésents en plaine, quoi que ne représentant aucun intérêt d'ordre alimentaire, sont une aubaine permettant de se dissimuler pour se remiser et déambuler d'un gagnage à un autre. Et si au cours d'une rapine un membre de la troupe est occis par un prédateur (le plus souvent un chasseur à l'affût), soyons certain, comme l'a relevé K. Snethlage, que la laie meneuse ne guidera pas de si tôt la compagnie sur le site.

Elle dépose la première des flocons de salive sur des végétaux divers et variés, choisis à des endroits bien déterminés, comme pour signifier aux mâles en perpétuelle recherche amoureuse : venez me retrouver moi et ma compagnie, nous les femelles serons en chaleurs dans une quinzaine de jours ; le phénomène gagnera, les autres laies qui entreront en œstrus les unes après les autres, si bien que les naissances seront regroupées dans le temps, facilitant ainsi l'élevage simultané des marcassins de la compagnie.

C'est de la laie meneuse que dépend la cohésion du groupe, et c'est par elle et elle seule que la compagnie se comporte partout (à l'exception temporaire des naissances) comme une entité. …

S. Levoye

Éduquer plutôt que punir

C'est un fait indiscutable : nous ne faisons pas assez vieillir les populations de sangliers mâles et surtout femelles (je rejoins entièrement sur ce point les propos de F. Magnien). Les grandes laies devraient être intouchables, n'en déplaisent à quelques grands esprits agricoles qui assurent qu'il faut privilégier le tir des grosses, les plus prolifiques. Ils seraient bien inspirés de se pencher sur la biologie de l'espèce ; d'ailleurs plus elles vieillissent et moins elles produisent de jeunes (du moins si on les laisse dépasser le cap des 7/8 ans ce qui n'arrive malheureusement jamais) ; elles gardent la cohésion des groupes et leur mort entraîne inévitablement, si une autre meneuse d'âge similaire n'est pas là pour prendre la place, l'éclatement et la dispersion des compagnies vers des endroits où nous n'avons peut-être pas envie de les voir s'installer. Là encore je rejoins F. Magnien ; pour rester basique, il nous faut prélever un grand nombre de sangliers jusqu'à un poids de 70 à 80 kg vifs (en fonction du biotope : ils sont généralement plus lourds au Nord de la Loire que dans le grand Sud) et au-delà ne rien tirer ! Ni femelle ni mâle. C'est le simple prix à payer pour rétablir la bonne pyramide des âges garante d'une population réellement équilibrée. Malgré tout, en ce début de siècle, l'explosion démographique des populations de sangliers doit nous mener à modifier notre comportement trop restrictif en ce qui concerne le tir des femelles ; il faut désacraliser les laies en général et n'épargner que les laies de la masse corporelle précédemment citée, signifiant qu'elles sont parvenues au plus haut de la pyramide. Ne soyons pas frileux, car même les meilleurs minimisent toujours le nombre de sangliers évoluant sur le territoire qu'ils gèrent.

Certes, il aura toujours « *une erreur de tir* » de maladroits ou de compulsifs atteints du syndrome de « *casser du gros* » ; faut-il pour autant leur infliger de fortes sanctions, surtout pécuniaires : pour moi, c'est définitivement non ! Éduquer sera toujours plus efficace à terme que punir. Et peut-être un jour aurons-nous la chance et la joie de prélever un grand vieux solitaire, le Graal de tout amateur de bête noire. Comme le dit si bien F. Magnien : chassons certes beaucoup les sangliers, mais surtout chassons-les mieux. **J.- C. H.**